

« Non, non, répliqua vivement un autre ; cette histoire est trop triste ; je ne veux pas y songer.

— Eh bien ! dit Bernard, chantons la dolente complainte de Cayeux.

— Non, de grâce ! pas celle-là, s'écria Passe-Partout, d'un ton de mélancolie qui contrastait singulièrement avec sa mâle et rude physionomie. Ce pauvre Cayeux a été mon compagnon en plusieurs de mes voyages ; il m'a secouru en diverses circonstances ; il était brave et bon, et je ne puis songer à lui sans me sentir le cœur serré.

Ces paroles éveillaient en moi le désir de connaître l'histoire de Cayeux, et je demandai à Bernard s'il pourrait me la raconter.

« Qu'en pensez-vous, dit Bernard en se tournant vers Passe-Partout ? Permettez-vous que je cède à la prière de mon jeune ami ?

— Comme il vous plaira, répliqua le vieux boteur en penchant la tête sur le bord du canot. C'est près d'ici que le malheureux Cayeux a été surpris par les Indiens. Son âme revient peut-être encore quelquefois dans les lieux qu'il a tant de fois parcourus, et peut-être qu'elle nous observe en ce moment et qu'elle sera contente de voir qu'on se souvient d'elle.

Bernard écouta cette réponse avec une sorte de recueillement. Les Indiens qui n'ont point encore été entièrement convertis au dogme du christianisme, conservent sur la migration des âmes de touchantes traditions. Il en est qui croient qu'après l'ensevelissement du corps qu'elle habitait, l'âme inquiète continue à errer autour de la demeure de ses parents et de ses amis, jusqu'au jour où elle est apaisée par une dernière cérémonie de deuil, et alors elle s'envole sous la forme d'une tonnerelle. Il en est qui sont persuadés que les enfants ne sont enlevés, dès leur bas âge, à l'amour de leurs parents que par une fatale erreur de la mort, et doivent recommencer une nouvelle vie. On les enterre près du wigwam, ou le long des sentiers du village, afin que les femmes en passant puissent recueillir leurs âmes.

Ces doucees et tendres crédulités, que la raison peut bien ne pas admettre, mais qui émeuvent le cœur, se sont répandues parmi les Canadiens, et si bon catholique qu'il fût, Bernard me paraissait très-disposé à admettre les affectueuses superstitions de Passe-Partout.

Il garda un instant le silence, comme s'il hésitait à faire le récit que je lui avais demandé, puis enfin il me dit :

« Jean Cayeux était un voyageur canadien, distingué par son courage et son habileté, très-brave homme en outre, fort estimé des marchands qui l'employaient à leur service, très-aimé de ses compagnons, quoiqu'il refusât de s'asseoir à leurs orgies, et rapportant fidèlement à sa femme et à ses enfants le produit de son travail.

« Il habitait une cabane solitaire, près d'une des cataractes de l'Ottawa. Un soir, il entend tout à coup retentir un cri formidable : c'était le cri de guerre, le cri de fureur d'une horde d'Iroquois qui, quelque temps auparavant, avaient voulu arrêter une cohorte de voyageurs, et avaient perdu deux de leurs guerriers dans cette bataille. Depuis ce jour, ils n'aspiraient qu'à se venger de leur échec, et ils venaient de découvrir la demeure de Cayeux.

« Hors d'état de se défendre contre une telle invasion, Cayeux se hâta d'embarquer sa femme et ses enfants dans son canot, les conduisit au bord de la cataracte, puis remit sa rame entre les mains de son fils aîné en lui donnant ses dernières instructions, et quitta la frêle nacelle pour ne pas la surcharger dans ce périlleux passage. Debout sur un rocher, il vit le fragile bateau se précipiter dans les flots écumeux, vaciller, tourner. Un instant, il sentit son sang se glacer dans ses veines, et il ferma les yeux : la nacelle était plongée dans une onde impétueuse et paraissait perdue ; mais, bientôt elle reparut, comme une monette agile, à la surface de la rivière, et bientôt elle glissa mollement sur une eau paisible. Le terrible œueil était franchi. Les trésors de cœur du bon Cayeux étaient sauvés.

« En ce moment sa femme et ses enfants se retournaient de son côté, les mains jointes ; ils rendaient grâce au ciel de leur délivrance, et invoquaient sa protection en faveur de celui qui, pour aider à leur salut, se condamnait à un danger mortel. Cayeux, qui avait les mêmes sentiments de piété, s'associa à leur prière, leur adressa du regard et de la main un suprême adieu, et s'enfuit dans les bois.

« Un des Iroquois, furieux d'avoir trouvé sa demeure déserte, aperçut le brave Canadien, immobile encore au bord de la rivière, donna un signal à ses compagnons, et tous s'élançèrent à sa poursuite ; ils le poursuivirent, comme des loups affamés, dans les sombres forêts. Cayeux avait eu l'espoir de rejoindre sa famille en se frayant un sentier à travers ces forêts ; mais il ne put accomplir son dessein. Les féroces Iroquois, épiant attentivement ses traces, l'obligeaient de plus en plus à s'éloigner de l'Ottawa. Pour

échapper à leur implacable perquisition, le jour, il se cachait dans les vieux arbres que le temps a creusés, et où les ours se retirent en hiver ; la nuit, il s'enfonçait dans les taillis les plus épais. Enfin, les Indiens dépités par ses différents subterfuges et son énergique résolution, renoncèrent à leur poursuite. Mais il se trouva sur un terrain marécageux, désert, sans armes, sans ressources et accablé de fatigue. Les chétives provisions qu'il avait prises à la hâte, en quittant sa cabane, étaient épuisées. En regardant de côté et d'autre, il découvrit quelques baies et quelques fruits sauvages qui apaisaient un instant sa soif et sa faim, mais qui ne pouvaient le raviver. Dans son état de faiblesse et de misère, il n'avait plus qu'un espoir : Les chasseurs canadiens s'aventureraient quelquefois jusque dans ces lieux sauvages ; comme il n'avait plus la force d'entreprendre un long trajet, comme il craignait d'ailleurs de rencontrer encore les Indiens s'il sortait de sa retraite, il résolut d'attendre là le secours providentiel qu'il demandait à la grâce de Dieu. Il se fit, avec des branches d'arbre, une espèce de wigwam, et en s'accrochant sous sa malheureuse tente, il répétait une des invocations religieuses qu'il avait apprises dans sa jeunesse.

« Si je suis seul, pauvre et triste ici-bas, Mère de Dieu, ne m'abandonnez pas ! »

« Mais les jours s'écoulaient, et de plus en plus le pauvre Cayeux s'affaïssait dans sa faiblesse et son dépitement. Un soir, il vit un loup s'approcher de son refuge : « Ah ! ah ! dit-il, le grand fauve déjà sa proie ! Je ne suis pas en état de fuir devant lui, mais je me défendrai encore contre ses dents et ses griffes. » Un autre fois, il aperçut un corbeau qui se posait sur un arbre voisin de sa hutte : « Ah ! vilain rongeur de cadavres, lui dit-il, tu viens voir si bientôt je ne te servirai pas de pâture ! mais j'ai encore assez de force pour t'effrayer. » En disant ces mots, il poussa un cri, et le corbeau s'envola. Un matin, trois petits oiseaux vinrent en chantant voltiger autour de lui ; leur aspect lui rappelait une des chansons de son village, et il leur dit, avec un accent de douleur :

Gentils petits oiseaux des bois,  
Aïlez dire à celle que j'aime  
Que les saints sont loin de moi.

« Quoiqu'il eût si grande envie de vivre, de revoir les êtres qu'il aimait et les rives de l'Ottawa, et le hameau où il était né, il sentait sa fin approcher, et n'ayant personne pour lui creuser sa tombe, il la creusa lui-même, et il fit une croix qu'il voulait tenir à sa main à sa dernière heure. Pendant qu'il s'occupait de ces funèbres préparatifs, tout-à-coup il entendit des voix vibrantes résonner à son oreille. Il leva la tête avec un mouvement de joie : c'étaient les chasseurs qu'il attendait perpétuellement, c'était le secours providentiel qu'il avait tant de fois invoqué. Par malheur ce secours lui arrivait trop tard. En vain les charitables Canadiens essayèrent de le reconforter ; il était anéanti ; il leur raconta, d'une voix défaillante, sa lamentable histoire, puis tomba dans la fosse qu'il avait préparée.

« Voilà comment est mort le brave Cayeux, dit Bernard d'un ton de voix émue.

— Oui, s'écria Passe-Partout. Et voilà comment, peut-être, nous mourrons dans le même abandon. Mais, bah ! pourquoi y songer ? Et, d'une main vigoureuse, frappant brusquement l'eau avec sa rame, il répéta le refrain de la chanson canadienne :

Gai bon là, gai le rosier  
Du joli mois de mai.

Ainsi vont les boteurs, ramant et chantant, laborieux et insoucieux, accomplissant leur tâche de la journée sans se préoccuper du lendemain, toujours prêts à se remettre à l'œuvre pour un salaire convenable, charretiers des rivières et des lacs, endurcis au travail, soumis d'avance à toute sorte de privations et de périls, et jouissant pleinement du produit de leur labeur, dans leurs heures de repos.

Leur existence n'est-elle pas pour nous un enseignement ? Par la patience qu'ils conservent dans leur rude profession, par le courage avec lequel ils bravent de graves périls ; par leur résignation, quand ils souffrent ; par leur franchise et expansive gaieté, en leurs moments de bien-être, ne nous donnent-ils pas, sans y songer, une sérieuse leçon ?

Dieu nous a fait une meilleure part dans les biens de ce monde, et nous n'usons pas sagement de ses dons. A défaut des réelles difficultés, des vrais élargissements de la vie, nous nous érions à nous-mêmes des chagrins de vanité et des difficultés dont nous gémissons ensuite, comme si nous étions les victimes d'une destinée cruelle. C'est, je crois, Mme de Staël qui, dans une de ces mélancoliques rêveries, a dit : « Je me regrette, » et, par là, elle a très-justement défini une de nos tristes propensions. Nous nous